

violent et qui ne pouvait prononcer une parole sans l'accompagner de jurements.

Cette terrible punition infligée d'une manière aussi publique a créé un véritable émoi parmi la paisible population de Lima, où Reydan était fort bien connu.

*Un danger à éviter.*—L'article suivant que nous reproduisons du *Nord*, signale une bévue réelle que nous commettons depuis 50 ans et que nous ne devons pas perdre de temps à réparer. Il faut combattre par tous les moyens possibles, dans la presse, dans la société, dans la famille, cette idée fautive que se forment les cultivateurs de l'aisance dont ils jouiraient dans les villes. Voici cet article :

Une des grosses bévues de notre siècle, ça été la désertion des campagnes et l'affluence des populations vers les villes et autour des manufactures, au détriment des classes agricoles, ouvrières, mercantiles et professionnelles. Cette erreur capitale a pris les proportions d'un fléau, d'une plaie sociale dont tout le monde a ressenti et ressent encore les funestes conséquences. Ceux même qui en souffrent le plus sont précisément les gens qui n'auraient jamais dû délaisser les champs et les bois, où ils avaient leur place marqué. Combien de pro'étaires, de malheureux découverts, d'individus nuisibles, de familles gémissant dans la gêne et la pauvreté, ou s'adonnant au vice, qui jouiraient aujourd'hui d'une position indépendante et honorable, si eux-mêmes, n'avaient dédaigné le grand air pur, le soleil vivifiant et les salutaires travaux de la vie agricole.

C'est surtout pour la race Canadienne-française que le tort est grave, la terre vierge étant sous ses pieds. Un pas de côté à faire et nous n'avons plus qu'à nous baisser et mettre la main sur le sol en disant ceci est à moi. Peut devenir propriétaire conquête le désire.

En Europe au moins, si l'on délaisse la campagne, l'on a pour valable excuse la difficulté énorme, la presque impossibilité d'acquérir une propriété agricole, ne serait-ce qu'un arpent carré.

Mais en Canada, n'avoir qu'à se donner la peine de s'emparer d'un lot de terre pour s'en constituer le maître incontesté, et ne pas profiter d'un tel avantage, quand tout le monde s'accorde à proclamer que l'agriculture est la reine des arts, le plus noble des métiers, la plus indépendante des professions, celle des entreprises temporelles qui offre le plus de certitude, celle des industries qui contribuent le plus à la prospérité générale et particulière, cela est une faute impardonnable que l'histoire nous reprochera sévèrement.

Hors l'agriculture qui manque de bras, et le sacerdoce pour lequel les vocations sont trop rares, que n'avons-nous pas encombré ? Nous voilà avec autant d'avocats que de plaideurs, autant de médecins que de malades, plus de notaires que n'en peuvent recevoir les villages, une quantité immense et déraisonnable de marchands, d'épiciers, de boutiquiers, de taverniers, de grands et de petits commis, de politiciens et de solliciteurs de places.

Chacun se croit appelé à quelque chose de plus élevé que l'agriculture.

On a attribué cette bêtise nationale à la diffusion de l'instruction, et surtout de l'instruction classique, comme si le bien pouvait être le mal. On oublie d'attribuer le tort à la paresse, au luxe, à l'ambition et à

un triste préjugé, celui qui porte tant de gens à croire que l'agriculture et le travail manuel sont indignes d'un homme instruit. Le cultivateur envoie ses fils au collège; mais il se compte déshonoré si, par la suite, l'un d'eux manifeste des goûts pour la profession de son père. Notre enfant n'a-t-il appris seulement qu'à lire et à écrire que nous ne voulons plus pour lui d'autre chose qu'un bureau, une place de commis, n'importe quoi, pourvu qu'il ne soit pas un *habitant*.

Les *habitants* eux-mêmes sont convaincus que leur profession n'est bonne que pour les ignorants.

La science agricole est négligée et on apprend à nos enfants à mépriser cette agriculture que nous méprisons nous-mêmes.

Les progrès de l'instruction publique, qu'elle fût classique ou autre, nous apporteraient des bienfaits incalculables, si on y ajoutait un peu plus de véritable éducation. La génération actuelle parle beaucoup de son patriotisme et de son intelligence; mais qui empêchera la postérité de s'en moquer? Quoi! tant en Canada qu'aux Etats-Unis, nous comptons six cent mille de nos compatriotes qui perdent leur temps à vivre partout ailleurs que dans les champs, où ils devraient être, pendant que nos meilleures terres deviennent rapidement la proie des étrangers.

Tout en admettant que grâce aux efforts désespérés de quelques patriotes, la colonisation accuse actuellement de jolis succès, est-il possible de ne pas se demander ce qu'il en serait si nous avions conservé notre demi million de colons irrévocablement perdus? Quel bel avenir nous aurions préparé pour nos enfants!

Ah! nous avons voulu ridiculiser le mot *habitant* et nous en faire un terme de mépris! Pour cela, nous avons perdu une puissante armée de défricheurs à l'aide de laquelle nous aurions facilement fait la conquête d'Ontario, Manitoba serait à nous sans conteste, et nous dominerions dans le Nord-Ouest; la langue française serait celle des provinces maritimes.

A quoi nous ont servi nos stériles chicanes et nos mesquines jalousies?

La fin de ce siècle accompagnera le déclin d'une génération qui reconnaîtra, avant de se coucher dans la tombe, quelle grande erreur ça été d'avoir méprisé le travail, l'agriculture, et les *habitants*; et faussé l'éducation de ses enfants. Ne perdons donc plus notre temps, et unissons tous nos efforts pour activer les progrès de la colonisation, abandonnons les villes; emparons-nous du sol pendant qu'il en est encore temps.

*L'étoffe du "pays."*—Nous voyons par le *Nord* que l'industrie domestique se développe de plus en plus dans les districts dont St-Jérôme est le centre.

Les cultivateurs du Nord généralement s'habillent, — comme sous l'empereur Auguste, — avec les tissus fabriqués par leur femmes et leurs filles; et dont les matières premières — comme pour le paysan de Boileau, — sont fournies par leurs brebis.

Chaque maison, dit le *Nord*, possède, pour ainsi dire, sa petite filature, et chaque femme, chaque fille rivalise de zèle et d'adresse pour revêtir la famille de ces belles étoffes qui sont si durables, si propres et parfois d'un fini qui étonne l'étranger.

Notre confrère attribue en partie ce mouvement, à Saint-Jérôme et dans les cantons du Nord, à l'in-